

## Ramond de Carbonnières avec et contre William Coxe

### Un livre, deux voyages

Au début du mois de septembre 1776, le révérend William Coxe, historien et chapelain du jeune duc de Pembroke, arrive à Vevey. Accompagné d'un nombre respectable de serviteurs et d'un équipage complet, il joue auprès du jeune homme le rôle de mentor dans son Grand Tour. Intéressé par la Suisse, il prépare durant le voyage le livre qu'il fera paraître trois ans plus tard<sup>1</sup>. À la lettre XXIV, qui décrit la route du bord du Léman, il note :

Vevey est la ville principale du bailliage de son nom ; elle est propre, bien bâtie, et située au pied des montagnes, sur les rives du lac. On doit la compter dans le petit nombre des villes du canton de Berne qui ont un commerce un peu remarquable. Le lac est ici bien différent de ce qu'il est à Genève ; ses rivages offrent des objets bien plus contrastés, plus agrestes et plus pittoresques. Les roches de la Savoie, fièrement projetées au milieu de ses eaux, l'environnent d'une chaîne semi-circulaire dont la continuité n'est interrompue que dans le lieu où le Rhône se fraie un passage, pour se jeter dans le lac à quelques lieues au-dessus de Vevey.

Près de Vevey on trouve Clarens ; et à l'opposite on voit Meillerie. Voilà le théâtre où Rousseau a placé son Héloïse. Je me suis procuré à Lausanne son admirable ouvrage, et dans la route je n'ai cessé d'observer cette contrée, pour en comparer les aspects aux descriptions de cet écrivain célèbre [...]<sup>2</sup>.

1. *Sketches of the Natural, Civil, and Political State of Switzerland ; in a series of letters to William Melmoth*. Londres, 1779.

2. Je cite la traduction faite par Ramond, sur laquelle seule porte mon étude. Elle est parue à Paris en 1781, sous le titre de *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, 2 vol. Elle a joui immédiatement d'un succès considérable, connaissant près d'une dizaine de rééditions, et effaçant pour le public français le nom de Coxe. J'ai pris le parti de moderniser l'orthographe de Ramond et de noter les noms de lieu selon l'usage actuel. *Lettres...* t. II, pp. 148-149.

Lorsqu'il traduit ce passage, Ramond y accroche deux notes. À la fin du paragraphe sur Vevey, il ajoute la suggestion suivante :

Avant de quitter Vevey, que celui qui est fait pour éprouver certaines sensations monte vers son église, qui est placée sur une hauteur, d'où elle domine la ville, le lac, et les sombres roches de Meillerie ; qu'il visite son cimetière ombragé d'arbres antiques, et qu'assis au pied de ses murs, il attende le coucher du soleil et le calme du soir pour jeter encore un regard sur le tableau admirable qui s'offre à sa vue.

Et, lorsque Coxe fait mention de Meillerie :

À quelque distance de Clarens est le château de Chillon, qui rappelle des idées si tristes. C'est un édifice gothique, bâti sur un groupe de rochers, qui s'élève du sein du lac, et contre lequel ses eaux se brisent avec un bruit lugubre.

Le château de Chillon n'évoque dans l'esprit du traducteur ni l'histoire médiévale et renaissante du Pays de Vaud, ni le cachot où Bonivard fut emprisonné, et que Byron rendra célèbre, mais un épisode de la fin de *La Nouvelle Héloïse*. C'est lors d'une promenade à Chillon que Julie, l'héroïne, s'est jetée dans le lac pour sauver son fils tombé à l'eau ; elle est morte quelques jours plus tard des suites de son acte. Il y a donc plusieurs manières de se référer au roman de Rousseau : celle quelque peu cuistre, semble penser Ramond, du révérend Coxe, qui compare et juge les mérites d'un style ; et celle des lecteurs véritablement sensibles, qui ont versé des larmes à la mort de Julie et ne peuvent empêcher que l'émotion ne les envahisse lorsqu'ils contemplent le lieu de l'action romanesque. Pour ceux-là, le paysage tout entier prend les couleurs d'un deuil déjà romantique : religiosité diffuse, mélancolie des cimetières, soleils couchants, goût de la sombre architecture gothique, attention au monde sonore devenu symbole de l'âme attristée.

Ainsi Ramond tantôt corrige Coxe et tantôt le complète, sur des points qui peuvent être parfois documentaires, mais qui visent le plus fréquemment à faire apparaître la possibilité d'un déchiffrement inspiré du paysage et des sites. Écartant la description conventionnelle des lieux, il attire son lecteur vers une autre présence, l'invite à un autre voyage, parallèle à celui effectué par William Coxe : un voyage de seconde vue, plus pénétrant et plus dense de sensations. Lire son adaptation, c'est lire en même temps deux voyages, contemporains et concurrents l'un de l'autre. La vogue du voyage en Suisse et la multiplication des ouvrages sur la Suisse rendaient aisément perceptible, pour les lecteurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le décalage entre les deux points de vue présents dans la traduction des *Lettres* ; l'un, celui de Coxe, qu'on pourrait dire éclairé, déjà daté et répertorié, et l'autre greffé sur le premier, nouveau, sensible, romanesque. Il n'en va plus de même aujourd'hui, où l'importance du dédoublement interne dans le travail du traducteur ne nous apparaît plus guère. En revanche, notre attention est retenue par les adjonctions, souvent longues, que Ramond apporte au livre de Coxe, parce qu'elles témoignent à nos yeux d'un bonheur d'écriture et d'une originalité qui nous captivent seuls<sup>3</sup>. Erreur de perspective que la distance culturelle explique, et qui nous porte à négliger, avec le récit du voyageur anglais, l'appui que Ramond a dû prendre sur lui pour s'en écarter.

3. Les adjonctions de Ramond portent les titres de « Observations du traducteur » et de « Partie du voyage du traducteur ». Les plus importantes ont trait à la *Landsgemeinde* de Glaris, au séjour dans la vallée du Hasli, à la description du Valais, et aux glaciers des Alpes. Il y en a quelques autres, dispersées sur l'ensemble des *Lettres*, toujours intéressantes, quoique plus brèves.

*Le voyage en Suisse*

Depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, des voyageurs de plus en plus nombreux visitent la Suisse, de même que ne cessent d'augmenter les témoignages écrits sur ces voyages et les ouvrages sur la Suisse. Ce mouvement s'accroît encore considérablement à partir de 1750 environ. Dans le dernier quart du siècle, on compte jusqu'à vingt témoignages pour une année ; en 1777, lorsque Ramond visite la Suisse, il y en eut treize ; en 1781, lorsqu'il publie sa traduction, onze<sup>4</sup>.

Les voyageurs proviennent de tous les pays d'Europe. Les Anglais sont fort nombreux : jeunes gens de l'aristocratie effectuant leur Grand Tour en passant par la Suisse, excursionnistes passionnés de montagne, hommes de lettres... William Coxe, quant à lui, s'est efforcé de présenter une synthèse des impressions reçues par son siècle, en même temps qu'une somme des connaissances qu'un honnête homme pouvait avoir sur la Suisse. Ses descriptions sont précises et bien informées, notamment à propos de l'histoire et des institutions politiques, qui retiennent particulièrement son attention. Il répond de la sorte à l'attente des lecteurs anglais, pour lesquels les cantons présentaient une sorte de typologie des formes de gouvernement démocratique. En 1714 déjà, le diplomate Abraham Stanyan avait donné un modèle d'analyse des institutions helvétiques<sup>5</sup>. Les comparant à la première république romaine et à la démocratie spartiate, il leur avait conféré un prestige tout particulier dans la théorie politique des Lumières. En bon Anglais, Coxe s'intéresse aussi aux questions économiques : aux premières formes d'industrialisation qu'il rencontre autant qu'à la production pastorale dans les cantons alpins ; aux échanges commerciaux dont vivent les Suisses autant qu'à la permanente discussion sur le « luxe » et les produits d'importation, qui agite les moralistes et les partisans du conservatisme économique. En outre, l'itinéraire qu'il propose est relativement nouveau, ne conduisant plus le voyageur de ville en ville, mais intégrant celles-ci dans un parcours plus complet, où les sites naturels jouent un rôle majeur. En choisissant de traduire le livre de Coxe, Ramond prend donc pour base un ouvrage sérieux, qui laisse espérer de plus un succès de librairie. En se démarquant des points de vue de Coxe avec une certaine insistance, il s'adapte à une demande nouvelle qu'il pressent dans le public français, ouvert désormais aux délices du sentiment autant qu'à la rationalité encyclopédique.

Les voyageurs allemands viennent aussi en Suisse. Les écrivains parmi eux sont nombreux. L'intérêt du public de langue allemande pour la Suisse est très soutenu dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, et les livres de voyage sont publiés en nombre. Johann-Gottfried Ebel fera paraître, en 1790, un ouvrage considéré comme l'un des premiers guides de voyage modernes : *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*<sup>6</sup>. Goethe, lui, s'était rendu une première fois en Suisse en 1775, en compagnie des frères von Stolberg. Au retour de ce voyage, en juillet, il fait halte à Strasbourg pour revoir la façade tant admirée de la cathédrale et se recueillir sur la

4. Voir Gavin de Beer, *Travellers in Switzerland*, Oxford University Press, 1949. Les listes établies par G. de Beer ne recensent pas les voyages, mais les témoignages (imprimés) des voyageurs. Elles ont une valeur indicative, bien qu'il y eût évidemment des voyageurs qui n'écrivirent pas et des récits (lettres, journaux intimes) qui ne furent jamais imprimés.

5. Abraham Stanyan, *An Account of Switzerland written in the Year 1714*, Londres, 1714. Le livre paraît la même année en français : *L'État de la Suisse en 1714*, Amsterdam.

6. L'ouvrage, repris et réédité plusieurs fois, eut un succès considérable. Il fut traduit en français en 1805 sous le titre : *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse : de la manière la plus utile et la plus propre à lui procurer toutes les jouissances dont cette contrée abonde.*

tombe de l'architecte Erwin von Steinbach, qu'il tient pour un des génies artistiques les plus importants de l'histoire allemande. Il écrit à cette occasion une prière :

Devant toi, comme devant la chute se précipitant en écume du Rhin puissant, comme devant la brillante couronne des cimes éternellement enneigées, comme devant le spectacle du lac sereinement étendu, et tes rochers de nuages et tes vallées désertiques, antique Gothard ! comme devant chaque grande pensée de la création, s'éveille dans l'âme ce qui en elle est aussi force créatrice [...]<sup>7</sup>.

Catalogue des lieux communs du sublime alpestre, cet hymne à la création artistique est aussi un emblème de l'esthétique « Sturm und Drang »<sup>8</sup> et une approche de la philosophie de la nature propre à Goethe, que le voyage en Suisse a contribué à faire éclore. Le paysage des Alpes en est magnifié, sa contemplation entraîne la pensée vers ce qu'elle peut concevoir de plus grand, à savoir l'œuvre d'art où se condense l'existence humaine quasi divinisée.

Durant ce voyage qu'il appelle « un voyage de génie », Goethe avait parcouru les montagnes de Suisse centrale ; il portait l'habit de Werther, veste bleue, culotte jaune et bottes mi-hautes... Lorsque Ramond partira pour la Suisse, deux ans plus tard, il fera preuve d'une sorte de mimétisme goethéen, voyageant solitairement et cherchant à guérir de la mélancolie werthérienne dont ses œuvres de jeunesse sont remplies. Il y a là, d'une autre façon, un *second voyage* : mais le mimétisme y est fécond, parce qu'il permet de lire différemment les ouvrages de la tradition de langue allemande : le grand poème de Haller, *Die Alpen*, paru en 1732 et constamment réédité ; les *Idyllen*, de Gessner, qu'on tient alors pour une description poétique de la vie pastorale des vallées alpestres ; et même le livre à vocation scientifique de Gruner *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*<sup>9</sup>, qui inspirera le grand tableau des hautes Alpes et la description dramatisée de la formation des masses glacières. La figure de Goethe est devenue pour Ramond une médiation qui infléchit le voyage vers la sensibilité nouvelle.

Intérêt pour les institutions et esthétique « Sturm und Drang » confluent, dans sa vision de la Suisse, comme deux courants européens essentiels du XVIII<sup>e</sup> siècle qui vont guider son travail de traducteur et d'écrivain. Il faut leur ajouter les apports français, ou plus largement ceux de langue française (qui comprennent les auteurs genevois et vaudois qu'il a lus). Ils sont marqués par trois noms : Rousseau, Buffon et Horace-Bénédict de Saussure. Lorsque Ramond voyage en Suisse, et plus encore au moment où il se documente pour sa traduction, Saussure est reconnu en Europe comme le plus important explorateur des Alpes et l'observateur passionné de la chaîne du Mont-Blanc. Il vient de faire paraître les deux premiers volumes de son grand ouvrage<sup>10</sup>, où

7. Je traduis. Cité d'après *Tagebuch der ersten Schweizer Reise 1775*, éd. par H.-G. Dewitz, Francfort, Insel, 1980, p. 92-93 : « Vor dir, wie vor dem Schaum stürmenden Sturze des gewaltigen Rheins, wie vor der glänzenden Krone der ewigen Schneegebirge, wie vor dem Anblick des heiter ausgebreiteten Sees, und deiner Wolkenfelsen und wüsten Thäler, grauer Gotthard ! wie vor jedem grossen Gedanken der Schöpfung, wird in der Seele reg was auch Schöpfungskraft in ihr ist. »

8. Expression difficilement traduisible (« Tempête et élan »). Elle désigne un mouvement littéraire des années 1770 à 1790, qui voulut rompre à la fois avec l'esthétique classique et le rationalisme des Lumières pour privilégier l'émotion et la sensibilité, l'intensité de l'expérience et l'originalité du génie. Goethe et Schiller en firent partie dans leur jeunesse.

9. Paru à Berne en 1760-62. Traduit en français sous le titre de *Histoire naturelle des glaciers de Suisse*, Paris, 1770.

10. *Voyages dans les Alpes*, Neuchâtel, 1779 ; les deux volumes suivants paraîtront à Genève en 1796.

il esquisse la théorie de la Terre qui constitue son ambition scientifique majeure, et qu'il n'achèvera jamais. Mais, si Ramond connaît Saussure et recherche comme lui les vastes panoramas et les spectacles sublimes, il a lu avec la même attention *Les Époques de la nature* de Buffon, parues elles aussi en 1779, où se trouve exposée la théorie géologique complète du grand naturaliste. Au moment où Ramond rédige ses pages sur la formation des montagnes et le système des glaciers, toute la société parisienne discute l'ouvrage de Buffon : les idées et l'ampleur d'écriture de ce dernier passeront comme naturellement chez le jeune écrivain. Quant à Rousseau, et bien qu'il n'y ait de lui aucun récit de voyage en Suisse<sup>11</sup>, sa présence est manifeste dans le texte de Ramond. Elle se décèle d'abord à la sorte de dévotion qu'il a pour *La Nouvelle Héloïse*, référence essentielle d'ailleurs pour tous les voyageurs du dernier quart du siècle. Mais Ramond admire Rousseau tout autant pour ses idées philosophiques. Il s'inspire du *Discours sur l'origine de l'inégalité* dans son approche des petites communautés pastorales. Il connaît la *Lettre à d'Alembert*, à laquelle Coxe lui-même se réfère lorsqu'il visite les vallées du Jura neuchâtelois, où les artisans-paysans mènent une activité florissante, mais limitée, d'horlogerie. Il est plus rousseauiste peut-être que Rousseau même dans ses descriptions de l'homme naturel, de la simplicité antique, des vertus morales inaltérées, dont il pense découvrir les exemples dans les vallées des Alpes...

### Une mythographie

Ainsi les pages de Ramond ne constituent pas réellement un point de départ de la littérature alpestre ; elles sont au carrefour de discussions déjà riches et complexes. Leur importance est grande en ce sens-là d'abord : l'œuvre « suisse » de Ramond est un espace où se rencontrent les sensibilités diverses et les intérêts hétérogènes des voyageurs antérieurs, comme en un creuset d'où ils ressortiront unifiés et renforcés. À partir de sa position culturelle, à la fois française, allemande et anglaise, Ramond relance la tradition du voyage en Suisse que le XVIII<sup>e</sup> siècle lui a léguée et transmet ses thèmes majeurs aux générations de l'Europe romantique. Son apport propre ne peut être apprécié qu'à partir de tout ce qu'il a recueilli : il consiste en effet en un travail de *mythographie*, que Ramond assure en transposant sur le plan d'un mythe unifié les données du voyage et les références culturelles antérieures. Certes, ce travail est déjà esquissé chez les auteurs qui l'ont précédé (Haller, Rousseau), mais il ne s'accomplit véritablement et systématiquement que chez lui. Son apport fut en effet de conjointre les trois domaines essentiels de la représentation de la Suisse élaborée par le XVIII<sup>e</sup> siècle : l'idéal de la communauté ; la nature intacte ; le moi comme sensation et sentiment. Examinons l'un après l'autre ces trois aspects.

La réflexion sur la communauté et les institutions occupe de nombreuses pages des *Lettres*, d'autant que Coxe témoigne d'un intérêt constant pour ces sujets. Ramond y consacre plus particulièrement deux séquences des « Parties du voyage du traducteur » : la première est le récit de la *Landsgemeinde* de Glaris, la seconde prend place lors du séjour dans le Hasli.

À Glaris, Ramond assiste à une assemblée populaire chargée de ratifier une alliance avec le roi de France (c'est-à-dire de lui fournir des mercenaires), de prendre quelques décisions administratives et d'élire pour un an les principaux responsables de l'État. Il décrit avec soin le dispositif spatial : le cercle de trente mètres de diamètre environ, les

11. *Les Confessions*, où Rousseau relate ses voyages et fait part de son goût pour la marche solitaire, ne parurent qu'en 1782.

rangées de bancs circulaires où prennent place les quatre mille hommes participant à l'assemblée, le président au centre, les jeunes gens assis par terre, à l'intérieur du cercle. Plusieurs assistants prennent la parole, et Ramond loue la sagesse de ces paysans, leur éloquence simple et juste... Il rapporte des anecdotes, détaille les motifs des décisions. Tout lui paraît exemplaire ; il ne doute pas d'avoir sous les yeux la forme idéale de la démocratie, une communauté politique dans son état d'équilibre. Il souligne la parfaite intégration de l'homme, de l'organisation sociale et du milieu naturel :

Quel édifice aurait la majesté de cette vallée protégée par les boulevards<sup>12</sup> naturels du pays, parsemée de cabanes et couverte de troupeaux, qui présentant à ces républicains les douceurs de leur pays, raniment dans tous les cœurs l'amour de la patrie?... J'étais pénétré de ce que je voyais, et je ne pouvais assez admirer ce mélange sublime de grandeur et de simplicité, dont rien, jusqu'alors, ne m'avait donné l'idée. Tout me semblait ici digne des premiers âges des peuples : tels étaient les anciens Romains et les républicains de la Grèce ; tels étaient ces vertueux Gaulois et ces braves Germains, nos respectables pères... (t. I, p. 92)

Le décor et l'action se répondent, le site et l'homme sont homogènes. Qualité indéfinissable, à la fois individuelle et politique, la *simplicité* s'oppose à la complexité de la société moderne, notamment monarchique, mais aussi à la duplicité qui règne dans le cœur de l'homme social et constitue l'essence du pouvoir. Le sublime, le *mélange sublime*, naît aussi bien de la nature, avec les éléments répertoriés de sa magnificence, que de la société qui a su préserver sa propre et vraie grandeur. Grande insistance de Ramond sur l'archaïsme de la scène et accumulation de références hétéroclites : non seulement aux premiers Romains et aux Grecs de Sparte ou d'Athènes, qui représentaient les modèles de toute réflexion sur la constitution républicaine, mais aussi aux peuples à peine civilisés, réunis en villages ou en tribus, dont avaient parlé César et Tacite. Dans son enthousiasme, Ramond met ensemble deux organisations politiques différentes, qu'en général les voyageurs prennent soin de distinguer<sup>13</sup>, celle des cantons-villes, où prévaut un système prudemment électif, et celle des petits cantons agricoles, seuls à pratiquer les assemblées plénières des citoyens. Les références qu'il choisit ne conviennent pas également aux uns et aux autres, mais elles marquent avant tout l'ancienneté de cette sorte de rituel politique auquel il assiste. Le caractère hétéroclite des références souligne encore l'idéalisation de ce temps hors de l'histoire, immobile, où les hommes se conforment au retour annuel d'une cérémonie destinée à renouveler le pacte originare de la communauté autant qu'à gérer les affaires courantes, comme un contrat social perpétuellement refondé<sup>14</sup>.

La mythographie est visible aussi dans le second grand texte politique, portant sur « l'économie pastorale » des vallées des Alpes bernoises. Ramond a séjourné dans le Hasli<sup>15</sup> chez des paysans, occupant une soupente dans un chalet, et s'est beaucoup documenté par ses lectures ; il se veut « ethnographe » d'une communauté montagnarde. Si on l'en croit, la population du Hasli, composée d'un réseau d'exploitations familiales

12. Au sens de remparts, comme les boulevards des villes ont été tracés sur les anciens remparts médiévaux.

13. Et qu'il distingue lui-même ailleurs, tout comme Coxe.

14. L'ardeur démocratique dont témoigne Ramond ne l'empêche nullement de faire sa révérence au roi : « Qu'à côté de cette idée on place celle de la France, que l'on imagine ce petit peuple assemblé pour traiter d'égal à égal avec le plus magnifique empire du monde... » Il n'est pas nécessaire d'insister sur le fait que cette présentation est éloignée des réalités politiques et d'une juste analyse historique. Ramond veut tout à la fois flatter et dessiner la figure d'une opposition qui fasse apparaître l'écart du « modèle » qu'il décrit.

15. Dans la région de Meiringen, vallée supérieure de l'Aar.

indépendantes, vouées à l'élevage et à la production laitière, connaît des formes de solidarités, mais n'est apparemment pas soumise à une organisation étatique. Elle pratique la mise en commun des biens pour certaines activités et ignore la capitalisation. Ramond décrit avec attention l'habitat et les mœurs, le nomadisme saisonnier des hommes et des troupeaux, l'organisation des pâtures communes, les rituels alimentaires. Il fait l'éloge de l'économie de subsistance et de la quasi-autarcie dans laquelle lui paraît vivre la population. Il souligne la remarquable soumission des activités humaines au milieu naturel, la continuité dans laquelle baigne toute la vie montagnarde...

Si le terme même d'« ethnographie » n'existe pas à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la chose a déjà acquis sa raison d'être par les récits des voyageurs et l'observation des peuples exotiques, notamment dans les ouvrages sur l'Amérique et les îles de la Polynésie. Dès les premières « découvertes » des hautes vallées des Alpes, les habitants sont perçus comme des populations primitives, et c'est à ce titre qu'ils sont valorisés ou (plus rarement) dépréciés : ils sont vus comme de « bons sauvages » au milieu de l'Europe, ou du moins comme des témoins de la vie des bergers antiques. On sait que la valorisation des coutumes des « sauvages » et l'intérêt pour un mode de vie préservé passent, dans la culture des Lumières, par l'idée d'un *état de nature*, venue du rationalisme et encore présente chez Ramond, bien que déjà transformée. La réaction contre le cosmopolitisme et la civilisation urbaine, très sensible à partir de Rousseau, le besoin d'appartenances culturelles et historiques, contribuent encore à orienter les esprits vers la recherche de l'ancienneté et de l'authenticité, que la vie campagnarde peut représenter. Ainsi la description de Ramond, qui n'est ni une utopie ni une systématisation idéologique, est pourtant guidée par une vision idéalisée des activités paysannes, qu'elle transpose sur le plan du mythe. Il suffit pour le voir de noter l'attention qu'il porte à la répétition cyclique du temps, rythmé par les montées et les descentes saisonnières des troupeaux, par la végétation et le climat, auxquels la vie des familles apparaît entièrement assujettie. Là encore, il pense avoir rencontré une société vivant hors de l'histoire et hors des contraintes de la civilisation moderne, correspondant à ce que Rousseau avait décrit dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* sous le nom de « société commencée », qu'il donnait pour « la véritable jeunesse du monde » : les rapports entre l'homme et le monde naturel, et entre les hommes eux-mêmes, y auraient été entièrement harmonieux.

L'ethnologue bien sûr cède ici sa place au mythographe. Comme pour la description de la *Landsgemeinde* de Glaris, la plus forte marque du mythe réside dans ce motif de l'ancienneté, de la permanence d'un état d'origine resté intact :

Si on peut conclure l'ancienneté d'un peuple de la nature du sol qu'il habite, si on peut l'entrevoir dans la simplicité de ses mœurs et l'invariabilité de ses usages, si on peut le présumer par les traces que l'on en trouve dans son langage, il faudra nécessairement regarder comme très ancien et même indigène le peuple qui entoure le Schreckhorn. Une sorte d'immuabilité caractérise son genre de vie, ses habitudes et ses mœurs : nous ne voyons rien au-delà d'un petit nombre de siècles ; mais depuis qu'on le connaît, ce peuple n'a point changé, et l'on est en droit de conclure qu'il y avait longtemps qu'il ne changeait point. Il existe des bergers dont la race est établie dans le lieu qu'ils habitent, depuis les premiers âges de la civilisation [...]. (vol. I, p. 282)

### Le moi et son paysage

Dans la deuxième lettre de Coxe, au moment de la description des chutes du Rhin, que le visiteur anglais fait grandioses à souhait, Ramond raconte une anecdote de son propre voyage, dans une de ses notes subtilement rectificatrices. Il se trouvait en

compagnie d'un jeune poète dont l'âme sensible fut bouleversée par le spectacle (il s'agit de Lenz, dont il fut l'ami à Strasbourg, au moment de ses études de droit). Se jetant à genoux, le jeune homme se serait écrié : « Voilà un enfer d'eau ! » Les cataractes du Rhin, premier paysage décrit dans les *Lettres*, font comme une porte sublime au voyage en Suisse : placées sous le signe d'un langage, celui du « Sturm und Drang », dont l'excès rencontre si justement l'impression communiquée par le site, elles annoncent une appréhension du paysage que la rhétorique du grandiose, dont Coxe reste prisonnier, ne pourra plus satisfaire.

C'est en effet dans le domaine de la description du paysage de haute montagne que Ramond innove le plus<sup>16</sup>. Les textes les plus importants sont d'abord le passage du Gothard (lettre XII) ; qu'il décrit dans l'esprit de la prière de Goethe citée ci-dessus, immense et débordant de violences créatrices. La lettre XV contient, elle, avant le séjour dans le Hasli, le récit du franchissement du col du Joch en juin, par un itinéraire complètement enneigé, au cours duquel Ramond fait preuve d'un admirable sens des perspectives, des contrastes, des dynamismes du paysage alpin. Il est évident que de telles pages ont eu une influence déterminante sur la perception du paysage de montagne. Le texte le plus remarquable par son ampleur et sa qualité littéraire est sans doute l'ensemble d'observations sur les glaciers que Ramond ajoute à la lettre XXIII. L'ambition encyclopédique du XVIII<sup>e</sup> siècle, le goût des vastes perspectives, l'unité de vue et d'écriture qui conjugue science et littérature de voyage, bref, tout l'héritage des Lumières est pris en charge. Bien informé des connaissances géologiques de son temps, Ramond propose une synthèse des théories portant sur la formation et la fonction des grands glaciers des Alpes. Mais il exalte aussi les jouissances esthétiques que reçoit le spectateur lorsqu'il contemple les masses glacières : jouissances mêlées d'effroi, puisque les glaces envahissent tout dans leur avancée, comme mues par une puissance de destruction qui menace de faire des Alpes entières un « territoire du vide », un empire désertique :

Qu'ils sont différents, les immenses déserts des Alpes ! Un tapis uniforme couvre leurs dédales glacés depuis les sommets les plus fiers jusqu'aux profondeurs les plus inabordables ; c'est la livrée des hivers éternels du pôle, c'est le linceul qui enveloppe la terre expirante ; la mort qui subjugué ici des êtres dignes de la combattre, la jonche de leurs débris formidables. Un éternel silence règne sur cette région isolée. Si, de loin en loin, une lavange tombe dans ses précipices, si un rocher roule sur ses glaces, ce bruit sera isolé ; nulle créature vivante ne lui répondra par un cri de terreur, des oiseaux timides ne fuiront point en tumulte : les tortueux labyrinthes de ces monts, tapissés d'une neige qui les assourdit, recevront en silence ce son que nul autre ne suivra. (t. II, pp. 128-129)

On peut rappeler que de telles descriptions, dont le sens général se retrouverait chez d'autres auteurs contemporains, de même que les gravures montrant les grands glaciers des Alpes, témoignent objectivement de l'avancée des glaces dans cette période qu'on a appelée de « petite glaciation ». Mais l'essentiel ici est dans l'imaginaire de la destruction si fortement sollicité par l'auteur. À nouveau les réalités décrites, physiques

16. Cet aspect de son œuvre a été bien étudié par les historiens du pré-romantisme et de la littérature de montagne, particulièrement André Monglond et Claire-Éliane Engel. Il existe en outre deux ouvrages récents fort intéressants sur Ramond : celui de Francesco Orlando, *L'Opera di Louis Ramond*, Milan, Feltrinelli, 1960 ; et celui de Cuthbert Girdlestone, *Louis-François Ramond...*, Paris, Minard, 1968. Le premier allie remarquablement le point de vue stylistique et l'histoire des idées ; le second est une biographie attentive aux qualités littéraires de l'œuvre.

cette fois-ci, sont transmues en une mythologie : celle, déjà romantique, de la ruine, de la mélancolie et de l'abandon. On aura noté la place que prend l'univers sonore : évoqué ici par la disparition des bruits familiers et attendus, il se substitue au visuel et à la description métaphorique. Dans cette orchestration négative, la mort règne, l'absence impose sa loi.

Ramond reste pourtant dépendant d'une certaine rhétorique d'école. Dans la suite du passage, il oppose, par contraste, la fonction de réservoir d'eau que jouent les glaciers, à leur force destructrice : antithèse convenue, dont les auteurs ont usé abondamment, et qui relève typiquement d'une esthétique du sublime. Les textes de Ramond sur la haute montagne donnent sa place au sentiment du sublime, devenu familier aux voyageurs du dernier quart du siècle : les Anglais l'ont recherché avec prédilection, et les ouvrages scientifiques eux-mêmes, ceux des Gruner et des Saussure, ne manquent pas de grands spectacles où coexistent la terreur et l'attrait. Le sublime ménage au spectateur le privilège de jouir de l'inquiétude qu'excite en lui la grandeur de la nature ; il distingue clairement l'homme et la nature, le sujet qui perçoit et l'objet perçu. Cette conception du sentiment esthétique change vers la fin du siècle, et les descriptions de Ramond vont contribuer à modifier l'équilibre entre le voyageur et le paysage, entre les états du *moi* et le monde parcouru.

Comme il le rappelle dans sa préface, et contrairement au révérend Coxe, alourdi par un riche équipage et se déplaçant en calèche, Ramond voyage à pied et sans guide, accompagné seulement d'un jeune garçon qui lui sert d'interprète. À la manière de Saint-Preux, mais aussi à celle des naturalistes et des excursionnistes de haute montagne, et surtout à celle de Goethe en 1775, il connaît les bonheurs de carrefour, les rencontres de hasard, les contacts avec les gens simples. Dans ses descriptions, s'il donne quelquefois de grands panoramas, il met l'accent plus souvent encore sur le plaisir de la marche. C'est déjà le *Wanderer* du romantisme allemand, qui préfère le parcours au spectacle, la course au but, qui cherche autant à se perdre qu'à découvrir, aime mieux s'attarder qu'arriver. « Jamais chemin ne nous a tellement trompés », s'exclame Ramond avec ravissement lors d'une excursion : livré à la fantaisie géographique, le voyageur épouse l'aventure du chemin, ce chemin qui lui présente son âme improbable, qu'il croit perdre et reconnaître à chaque tournant. Le récit lui-même se modifie d'autant. Sa fonction de guide s'estompe pour faire place à une sorte de répertoire de moments et de lieux, une addition de surprises et de « tout à coup ». La course d'Altorf à Glaris offre un bel exemple de ce voyage nouveau, durant lequel le *moi* du voyageur se fond dans la succession des paysages découverts, toujours imprévisibles.

Une nouvelle forme du voyage s'invente ici, éloignée du sublime et de son cortège d'impressions un peu grandiloquentes. Elle met l'accent sur la relation entre l'intériorité de l'homme et la configuration du paysage, qui deviennent miroirs l'un de l'autre<sup>17</sup>. On sait quels développements les écrivains des générations suivantes donneront à cette nouvelle manière de représenter l'intimité de l'homme. L'invention d'une sensibilité romantique dans le voyage se laisse reconnaître aussi dans l'attention accordée aux perceptions sonores, préférées parfois au visuel et au spectaculaire, comme on l'a vu ci-dessus dans la grande description des glaciers. Dans la discussion

17. Là encore, Ramond a lu Rousseau, et surtout la célèbre « lettre du Valais » incluse dans la première partie de *La Nouvelle Héloïse*. Rappelons pourtant que ni les *Confessions*, ni surtout les *Rêveries du promeneur solitaire* ne sont parues lorsque Ramond publie sa traduction.

sur le « Ranz des vaches », introduite à la lettre XXI, à l'occasion des Observations sur le Valais, Ramond tente de décrire la mélodie de ce chant populaire en faisant référence à Rousseau, qui l'avait fait connaître pour illustrer l'idée du mal du pays. Puis, renonçant à toute analyse, il raconte un souvenir de scène alpestre où des femmes chantent « de vieilles romances » et où il entend un berger jouer le Ranz, comme si les sensations auditives étaient plus propices à l'expression de la mélancolie, d'une sorte de nostalgie inassignable<sup>18</sup>.

De telles observations, qu'on ne trouve jamais sous la plume de Coxe, rendent évidentes les qualités innovatrices de Ramond. Elles ajoutent à l'esthétique du paysage alpin un point d'orgue qui le prolonge de vibrations lointaines. En proie à un sentiment d'infini, le *moi* se diffuse dans le paysage par la grâce des sons, et perd le sens des limites. L'espace se distend et le temps s'efface. Lecteur de Ramond, Senancour tira le plus grand parti de ce genre de notations dans *Obermann*. Mais ces bonheurs de perception et d'écriture ne constituent qu'un des effets les plus visibles du travail de réélaboration qui fait du texte de Ramond, au-delà d'un récit intéressant, une sorte de *second voyage en Suisse* de la culture européenne, et un véritable point tournant dans l'histoire des représentations.

18. À cette remarquable anticipation des synesthésies romantiques, il faut ajouter la référence aux traditions folkloriques et au chant populaire, que la culture allemande avait découverts depuis peu. Voici un dernier exemple : « On atteint enfin le village de Lax, situé dans le lieu le plus désert et le plus écarté de cette contrée. Le sol sur lequel il est bâti, penche rapidement vers le précipice au fond duquel s'élève le sourd mugissement du Rhône. Sur l'autre bord de cet abîme, on voit un hameau dans une situation pareille ; les deux églises sont opposées l'une à l'autre, et du cimetière de l'une, j'entendais successivement les chants des deux paroisses qui semblaient se répondre. Que ceux qui connaissent la triste et grave harmonie des cantiques allemands, les imaginent chantés dans ce lieu, accompagnés par le murmure éloigné du torrent et le frémissement des sapins. »